

Les Humbles (juillet) : « Quatre Nivernais », monographies.

La Mouette (septembre) : « Saint-Pol-Roux », par M. P. N. Roinard.
— Un conte de M. J. Guillemard : « Le chauffeur du Kamchatka ».

Le Navire d'Argent (1^{er} septembre) : numéro consacré au graveur, aquarelliste et poète William Blake, — avec un choix de ses poèmes et un dessin inédit.

La Nouvelle Revue (1^{er} septembre) : « La paix mondiale et les risques de guerre », par M. Truels Wiels. — Suite des « impressions du blocus de Metz (1870) », souvenirs de M^{me} A. Maréchal, femme du maire de la ville.

La Nouvelle Revue française (1^{er} septembre) : « Sirène », par M. P. Camo. — Suite de la correspondance entre J. Rivière et M. Paul Claudel.

La Revue Universelle (1^{er} septembre) : M. G. Henry : « Le bon roi Zizowath ».

La Revue de France (1^{er} septembre) : « Une croisière de Misère », par M. Paul Chack, première partie de l'odyssée du croiseur allemand *Königsberg*. — « Une grande école française », par M. Henri Carré.

Le Monde nouveau (août-septembre) : « Témoignage pour Isabelle Eberhardt », souvenirs inédits de M. Robert Randau; — « La vie mystique de Stéphane Mallarmé », un article de haute critique, de M. Jean Royère.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une lettre inédite de Jean-Jacques Rousseau sur la danse (*Journal des Débats*, 13 septembre). — Une enquête d'Henri Béraud au pays des Soviets (*Le Journal*, 6, 10 et 13 septembre).

M. Pierre-Paul Plan nous donne, dans le **Journal des Débats**, une longue lettre inédite de Jean-Jacques Rousseau qu'il a eu la bonne fortune de retrouver récemment, et qui figurera dans le IV^e tome de la *Correspondance*, en préparation.

Dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, J.-J. Rousseau s'était montré partisan et défenseur de la danse, ce qui lui avait valu les reproches de plusieurs de ses compatriotes. A l'un d'eux « particulièrement grincheux », qui se scandalisait de voir la jeunesse de Genève exposée aux dangers des bals publics, il répondait le 8 novembre 1758 :

... Je suis tout disposé à convenir avec vous de mes erreurs. Il se peut surtout que je me sois trompé à l'égard des cercles : trouvez quelque autre moyen que les hommes ne vivent pas avec les femmes, et

j'abandonne celui là. Il est vrai qu'elles maintiennent une espèce de décence extérieure ; mais elles la font payer cher.

Il se peut encore que les bals publics ne conviennent pas à Genève par de très bonnes raisons que vous alléguerez à la fin de l'article qui les regarde, mais quand vous condamnez la danse en général, vous vous trompez très assurément. La danse est une inspiration de la nature, et la nature n'a jamais tort : il ne s'agit que de la régler : c'est aussi ce que j'ai proposé de faire. Pourquoi, dites-vous, faire apprendre à des filles et à des garçons ce qui leur sera défendu étant mariés ? Parce qu'il faut nécessairement que des filles et des garçons vivent autrement que des maris et des femmes ; parce qu'étant mariés, ils n'auront plus besoin de se marier ; parce que les inclinations de chaque âge demandent des amusements différents ; parce que des raisons de santé veulent qu'on laisse se livrer la jeunesse aux exercices que la nature lui demande. Il y a un temps pour être jeune : l'auteur de la nature le veut ainsi. C'est une injustice et une dureté d'ôter à la jeunesse les amusements de son âge, et c'est mal raisonner de l'en priver parce que cet âge ne durera pas toujours. Soyons ce que nous devons être dans tous les temps de la vie, et ne faisons point des vieillards à vingt ans. Vous parlez d'apprendre à danser, comme s'il était question d'une grande science, mais point du tout. Je ne veux point de Marcell à Genève. Qu'on marche, qu'on saute en cadence, qu'un maître donne quelques mois de leçons, pour apprendre à marcher et à se présenter avec grâce ; cette science est de mise dans tous les temps ; c'en est assez pour le plaisir et l'utilité ; je n'en demande pas davantage. Pourquoi, continuez-vous, les détourner les uns et les autres de leurs occupations et de leurs devoirs ? Mais un de leurs devoirs est de se marier. Répondez à ce que j'ai dit là-dessus dans mon livre ; et puis vous ne voulez donc accorder aucune espèce d'amusement à la jeunesse ? Cela me paraît bien dur et je vous avertis que, si vous les lui ôtez tous, elle s'en donnera malgré vous, et que ceux qu'elle choisira vaudront moins que ceux que je lui laisse.

Je ne suis pas non plus de votre avis quand vous dites que, si nous sommes corrompus, ce n'est point la faute des femmes et que c'est la nôtre. Mais tout mon livre est employé à montrer comment c'est leur faute, et je ne crois pas qu'il y ait rien à répondre à cela. Par tous pays, les hommes sont ce que les femmes les font être : cela est forcé, cela est inévitable, c'est la loi de la nature. Pour bien philosopher sur les mœurs, il ne faut pas séparer les deux sexes, car elles dépendent toujours de leur liaison. Nous ne renonçons à notre sexe que parce que les femmes renoncent au leur : rendez-les femmes, et nous serons hommes...

Cette défense de la danse pouvait être à l'époque où l'écri-

vit J.-J. Rousseau, et surtout dans le milieu protestant de Genève, d'une certaine hardiesse. Tout de même, le philosophe n'accorde le droit de danser qu'aux jeunes gens et il ne considère la danse que comme une sorte de piège au mariage. Il admet sans réfutation que ce soit interdit aux gens mariés. Nous avons, même à Genève, dépassé ce stade. On peut même voir, dans certains casinos de bains de mer où s'organisent périodiquement des concours de danses, certains tournois de tango et de fox-trott réservés aux vétérans, messieurs et dames ayant dépassé la quarantaine, et sans limite d'âge. Etant donné la coquetterie, la masculine aussi bien que la féminine, il n'y a guère à se présenter à ce concours que de véritables vieillards, ayant certainement dépassé la soixante-dixaine. Les jeunes femmes de cinquante-cinq ans, fières de leur jeunesse si miraculeusement prolongée, les contemplent avec une sorte de pitié amusée.

§

M. Henri Béraud publie, dans le *Journal*, une série d'articles, d'une grande sincérité, sur l'enquête qu'il vient de faire au pays des Soviets. Il nous dit comment on vit à Moscou :

— Assez bien lorsqu'on a beaucoup d'argent ; fort mal lorsqu'on en a peu ; et lorsqu'on n'en a point, on crève. Tous les vieux sont crevés, et tous les *bourgeois* crèveront, car on leur refuse et le droit de travailler et la permission de quitter la Russie.

Quant aux autres, ceux qui ont pu se dire « prolétaires », ils en ont pour leurs roubles, peu ou beaucoup. Cela dépend de leur condition.

« Quoi, s'écrieront les Français, que nous parlez-vous de condition ? Qu'est-ce à dire ? La Russie n'a donc pas réalisé la révolution sociale ? Il y aurait, à vous en croire, des camarades riches et des camarades pauvres ? Que racontent donc nos communistes ? »

Et les gens curieux, s'adressant au reporter, lui demanderont de les renseigner sur le marxisme appliqué, sur l'égalité économique, sur la « répartition des objets de consommation », sur les cités harmonieuses, sur l'abolition définitive et complète de l'instinct de propriété — enfin sur tout ce qui, en banlieue parisienne, fournit des thèmes à l'éloquence bolchevique.

J'en suis fâché pour nos futurs commissaires du peuple, mais ce qu'ils racontent de l'U. R. S. S. dans les feuilles et les réunions publiques ne ressemble en rien à ce que tout voyageur impartial y peut observer. En fait, l'expérience communiste est manquée, l'idée d'égalité (selon Babeuf, Sylvain Maréchal, Fourier, Bebel et Lénine), cette idée